



Il étendit la main dans la direction de la porte du jardin (page 50)

Le jardin était grand et, tout au bout, également enfoui sous la verdure, se dissimulait une maisonnette, une construction toute simple, aux murs blancs, au toit blanc, un cube tout blanc, percé de petites ouvertures carrées.

Le garnement se glissa à quatre pattes et en prenant les plus grandes précautions, jusqu'à l'habitation. Arrivé là, il se coucha tout de son long et se terra sous les broussailles, derrière un groupe de palmiers.

Que faire ?

Il ne savait comment résoudre cette question.

Qu'allait-il se passer ?

A cela, non plus, il ne trouvait de réponse.

— Restons ici, pensa le Rossai, afin de voir venir les événements.

Tout à coup, un tremblement convulsif le secoua.

Une idée subite lui était venue.

Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de raisonner quelque peu.

Il avait suivi l'impulsion du moment, sans plus.

C'est presque instinctivement, d'une façon réflexe, qu'il avait poursuivi l'Arabe.

Maintenant que le Rossai avait le temps de mettre un peu d'ordre dans ses idées, il retrouva un peu de présence d'esprit et cette idée terrifiante surgit dans son cerveau :

« Si l'Arabe n'était pas impliqué dans l'affaire ? »

Cette idée le remplit d'épouvante.

— Oui, qu'est ce qui me dit en somme que cet homme n'est pas un promeneur, qui rentrerait paisiblement chez lui ? Il est à supposer qu'en ce cas il ne ressortira plus avant demain matin.

Et entretemps, les bandits profiteraient de cette erreur pour entraîner Jeannot, pour fuir bien loin avec lui !...

Les larmes remplirent les yeux du Rossai, larmes que lui arrachait sa race impuissante.

A ce moment, il eut préféré être mort, afin d'être délivré des idées qui, telles les images d'un kaléidoscope, se mêlaient en son cerveau.

Et il ne savait quoi tenter !

Frapper à cette porte ?

Il y avait songé, mais que ce passerait-il, si cet Arabe était réellement un des deux hommes qui avaient si lestement jeté le Rossai au-dessus de la clôture ? Cette fois-ci il ne s'en tirerait pas à si bon compte ! On n'hésiterait pas à lui tordre le cou.

Par deux fois il s'était glissé comme un serpent jusqu'à la maison, pour tâcher de saisir un mot, un son qui eut fait cesser cette lancinante incertitude.

A l'intérieur de la maison, rien ne bougeait.

Quoique la nuit fut tout à fait tombée, aucune fenêtre ne s'était éclairée.

Si l'obscurité eut été totale, le Rossai se serait sans doute aventuré jusque sur le seuil de la porte, il eut peut-être escaladé le toit, mais le paysage était baigné de clair de lune.

Tout à coup, le gamin entendit du bruit.

La porte s'ouvrit.

Un homme, vêtu à l'euro péenne, parut sur le seuil.

Il dit quelques mots à l'Arabe, qui semblait l'avoir reconduit jusque là. Ensuite il se dirigea, pour sortir du jardin, du côté où le Rossai s'était caché.

L'Arabe était rentré.

Lorsque le petit espion aperçut le visage de l'étranger, il dut réprimer une exclamation, une exclamation de joie.

Il avait reconnu, sans qu'aucun doute fut possible, l'Européen qui, à quelques jours de là, avait si vivement insisté pour voir Mister Steadily, à Mustafa...

Sans pouvoir éclaircir les faits par là, le Rossai comprit néanmoins qu'il y avait une corrélation entre l'enlèvement de Jeannot et la présence de l'Européen dans la demeure de l'Arabe.

Monsieur Limiet dépassa le groupe de palmiers derrière lequel s'abritait le Rossai.

Celui-ci réfléchit un instant.

Qu'allait-il faire ?

Suivre l'Européen ?... Il y avait neuf chances sur dix que Jeannot était enfermé dans la maison de l'Arabe.

Laisser l'étranger poursuivre sa route et rester en faction ?... Et si Jeannot ne se trouvait pas dans la maison ? S'il était déjà livré à l'Européen ?

Sans tergiverser davantage, le Rossai se dressa d'un bond et suivit l'homme.

Celui-ci avait quitté le jardin et avait déjà fait quelques pas sur le sentier qui menait à la grand'route, quand tout à coup il se sentit renverser par ce qu'il prit pour un animal sauvage qui le heurtait au passage.

Il croyait avoir affaire à un animal. Mais quand il se sentit pris par la gorge par deux mains de fer, il comprit que l'attaque venait d'un être humain.

Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Il s'efforça de prendre le revolver qui se trouvait dans une de ses poches, mais ne put y réussir, cette poche se trouvant engagée sous lui, à la suite de sa chute.

Il réunit ses forces pour se débarrasser de son agresseur, qui lui avait posé un genou sur la poitrine, mais ce fut en vain... Le vertige le prit...

Les mains qui encerclaient son cou continuaient de serrer celui-ci.

Une dernière tentative pour recouvrir sa liberté échoua, et Monsieur Limiet s'évanouit.

Dans un dernier sursaut, il roula à quelques pieds de là, sans que son ennemi eut relâché son étrointe.

Lorsque le Rossai s'aperçut que sa victime ne bougeait plus, il se releva. Un sentiment de malaise l'envahit.

Qu'avait-il fait ?

Avait-il tué l'homme ? Telle n'avait pas été son intention...

A vrai dire, il n'avait pas eu d'intention arrêtée en se jetant sur Limiet.

Il avait agi sans se rendre compte de ce qu'il faisait et sans



s'occuper des conséquences de son acte, comme le chat se jette sur la souris, d'un mouvement instinctif.

— Taupin m'aidera ! se dit-il tout à coup.

Réunissant toutes ses forces, il traina le corps à côté du sentier, parmi les broussailles, et, quand il l'eut bien enfoui sous les hautes herbes, il abandonna la place.

Il se précipita le long de la grand'route, vers la villa de Steadily, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, ce qui n'est pas peu dire, quand il s'agit d'un gamin qui a poussé dans la rue, et qui a eu maintes fois la police à ses trousses...

Il traversa le jardin en courant et tomba littéralement, les deux poings en avant, sur la porte, qui résonna sous le choc...

Le Rossai frappa à coups redoublés, aussi fort que possible.

A l'intérieur rien ne bougea.

Le Rossai frappa de plus belle...

La porte resta fermée...

Il saisit la sonnette et carillonna éperdument.

La villa resta silencieuse.

Le gamin tremblait d'impatience et d'anxiété, des larmes de désespoir lui emplissaient les yeux devant son impuissance...

Allait-on perdre tant de moments précieux, et le laisser devant la porte jusqu'au jour ?

Une prompt intervention eut sans doute sauvé Jeannot. Demain, tout était perdu, sans doute, irrémédiablement perdu...

Un instant, il eut l'idée de retourner sur ses pas, de se remettre en embuscade et de suivre partout les bandits, s'ils se montraient.

Une dernière fois il sonna à toute volée et se meurtrit les poings sur la porte obstinément fermée.

Dans la maison, aucun bruit ne se fit entendre.

Le Rossai se disposait déjà à retourner en toute hâte vers la maison où il supposait qu'on avait enfermé Jeannot, lorsqu'il aperçut tout à coup, devant lui, au bout d'une allée, la lueur d'une lanterne, puis deux... trois... quatre lumières semblables.

Une joie immense arracha une exclamation au garçon.

Il s'élança vers les lumières. En s'approchant, il reconnut ceux qui portaient les lanternes... C'étaient Mister Steadily et Taupin, suivis des deux domestiques indigènes, qui s'employaient à l'écurie et dans le jardin.

— Le Rossai ! s'écria Taupin, quand le gamin arriva dans le cercle de lumière projeté par la lanterne.

— Ne l'avais-je pas dit ? répondit flegmatiquement Steadily, Gamineries que tout cela !... Cela ne valait pas la peine de sacrifier notre repos. Vous me paierez cela, Taupin !

— On a enlevé Jeannot ! s'écria le Rossai. Je sais où il est. Accompagnez-moi sans délai, sinon il est trop tard !... Taupin, aide-moi donc !... Fais-le, je te serai reconnaissant toute ma vie ! Viens !... Les bandits ont enfermé Jeannot et lui font peut-être du mal !... Viens !

Steadily lui demanda :

— Et l'homme qui a fait l'enlèvement, est-ce le même qui a demandé si instamment à me parler ?

Le Rossai répondit affirmativement.

— En ce cas, dit Steadily, nous allons délivrer le petit. Il faut que je voie cet homme !

Le Rossai, en apprenant que Steadily, Taupin et les deux domestiques arabes allaient se mettre à la recherche de Jeannot, saisit, dans un élan de gratitude, la main de son maître, et y appliqua un long baiser...

Les quatre hommes, précédés du gamin, se mirent en route au pas accéléré.

Taupin marchait aux côtés du Rossai et celui-ci lui raconta comment on s'était saisi de lui, pour le jeter au-dessus de la clôture, et comment il avait étranglé l'Européen inconnu, dont il avait traîné le corps dans les fourrés.

Il nous faut revenir un peu en arrière, afin de savoir ce qui s'était passé à la villa de Mister Steadily, lorsqu'à la nuit tombante, l'on s'aperçut qu'aucun des enfants n'était rentré.

Accompagné des deux Arabes, Taupin avait exploré tout le jardin et ses environs et était rentré, la mort dans l'âme, ayant fait buisson creux.

Il se rendit auprès de son maître et lui dit que les deux gamins avaient soudainement disparus sans laisser la moindre trace.

— Ainsi, avait répondu Steadily, vous ne les retrouvez pas ? Je vous conseille de veiller cette nuit, si vous ne voulez pas qu'ils passent la nuit devant la porte... Vous n'ignorez pas que vos confrères arabes ne se décideraient pas pour une fortune à aller ouvrir la porte durant la nuit, et quant à moi, mon sommeil m'est trop nécessaire pour que je consente à le sacrifier dans l'intérêt de ces deux gamins.

— Je suis prêt à veiller, Monsieur, avait répondu Taupin. D'ailleurs, j'aime tellement les deux gamins, que l'incertitude où je me trouve à leur sujet, me tiendrait éveillé toute la nuit !

— Inutile de vous inquiéter, avait daigné ajouter Steadily. Vous pouvez être tranquille au sujet du sort des deux gamins... Ils se sont aventurés un peu trop loin et, ne connaissant pas trop bien les environs, ils se seront égarés.

— N'y a-t-il pas de bêtes féroces dans ces parages, Monsieur ?

— Mais non, ils ne s'aventurent pas jusqu'ici... Ils n'y a que des hommes sauvages, mais ceux-ci se soucient peu de deux garçons qui leur seraient butin fort maigre. Les enfants finiront bien par revenir à la maison, sinon ils en seront quittes pour passer la nuit dans les bois... Mon père ne s'inquiétait pas lorsque je m'absentais, jadis, fût-ce pour quinze jours !... Et cela m'arrivait fréquemment !... Au surplus, ne me faites pas perdre de temps à cause de ce banal incident.

— Un mot encore, Monsieur.

— Soit, un mot.

— Je crains que l'homme qui s'est présenté ici, il y a quelques jours, ne soit mêlé à l'affaire...

— Quel homme ?

Taupin raconta ce qui s'était passé dans le jardin lors de la visite de Limiet et ce que ce dernier avait dit.

Mister Steadily, qui semblait prendre un intérêt subit à l'affaire, se fit donner des détails circonstanciés au sujet de cette visite et posa même plusieurs questions à Taupin à ce sujet.

Enfin, se jugeant suffisamment éclairé, il dit encore :

— Maintenant, décrivez-moi donc, aussi exactement que possible, la mine qu'avait cet individu.

Taupin fit un portrait aussi fidèle que possible de Monsieur Limiet.

Steadily ne put réprimer une exclamation.

— Plus de doute, s'écria-t-il. C'est lui !... Comment se fait-il que vous ne m'avez pas mis plus tôt au courant de cette visite ?

— Vous m'avez imposé silence, Monsieur, quand j'ai voulu vous dire...

— Bien, je m'en souviens... Il faut que l'on retrouve les enfants... cet individu ne s'intéresse à eux que parce qu'ils sont mes serviteurs... Je le connais !

Il se rendit dans sa chambre et revint bientôt, muni de trois revolvers, qu'il distribua à Taupin et aux deux Arabes.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, dit-il. Il s'agit de retrouver la piste des deux gamins et celle du bandit... Je ne quitte pas les environs de la villa, car le gaillard n'a peut-être d'autre but que de nous éloigner d'ici pour accomplir son ténébreux projet... Il ne recule devant rien ! Reprenez vos recherches.

Taupin et les deux Arabes, armés de lanternes, se remirent à fouiller les environs, sans néanmoins nourrir le moindre espoir de retrouver les enfants.

C'était chercher une aiguille dans une botte de foin et pareille besogne n'est pas aisée !

Si le hasard ne leur était pas favorable, et si les deux gamins



n'apercevaient pas leurs lumières, ils n'avaient aucune chance de réussir.

Pourtant Taupin ne pouvait se défendre de nourrir un espoir incertain.

Pourquoi?... Il n'eut pu le dire lui-même.

Ce cas est fréquent. Dans l'affaire la plus désespérée, l'homme finit par découvrir une petite chance de succès.

D'ailleurs, si une étincelle d'espoir ne s'allumait pas dans le cœur de l'homme, dans ces moments noirs, l'existence lui serait impossible, et les suicides deviendraient par trop nombreux.

Tandis que Taupin et ses deux acolytes poursuivaient leurs recherches, Mister Steadily resta à la villa et se dirigea vers son atelier.

Il ferma la porte au verrou, puis tourna le commutateur d'une ampoule électrique qui, quoique de volume très réduit, emplît la chambre d'un flot de lumière. On eut dit qu'une lampe à arc venait d'être allumée.

L'Anglais se dirigea vers un tableau qui décorait l'un des murs et qui représentait un superbe paysage.

Il appuya le pouce sur une moulure du cadre et la toile s'écarta immédiatement.

Elle découvrit une petite porte en fer.

Mister Steadily pressa de nouveau un ressort caché et la porte s'ouvrit comme par enchantement.

Une espèce de coffre-fort était aménagé dans le mur. Le réduit était très profond et prenait sans doute une partie de la chambre adjacente à l'atelier. Une plaque de fer, horizontale, séparait la cavité en deux parties.

Dans la partie supérieure se trouvait un grand nombre de papiers, des plans, sans doute, et d'objets bizarres, en bois et en métal, dont on n'eut pu déterminer l'usage.

Dans la cavité inférieure se trouvaient quatre gros fils de cuivre, qui se croisaient, pour aboutir à de petits cylindres, qui avaient tout l'air d'être des cartouches.

Mister Steadily inspecta attentivement les fils et les cylindres et referma le coffre-fort.

Il souriait, et son visage exprimait une satisfaction intense.

Il fit revenir le tableau à son emplacement primitif et murmura entre ses dents.

— Une pression insignifiante, et tout cela, qui a coûté des années d'un travail assidu, est détruit à tout jamais... Avec moi, bien entendu !...

Il saisit un fusil, qui semblait un fusil de chasse, ferma la porte et sortit de la villa, dont il ne s'éloigna pas. On eut dit

une sentinelle faisant les cent pas.

Enfin le Rossai accourut et le tapage qu'il fit devant la porte amena devant celle-ci Mister Steadily, Taupin et les deux Arabes.

Lorsque le Rossai était revenu vers la villa, la lune brillait au firmament, mais quand, accompagné de Steadily, il se remit à la recherche de l'endroit où il avait traîné le corps inanimé de Limiet, l'astre des nuits, comme fatigué d'avoir jeté si longtemps ses rayons dans la nuit, s'était caché derrière un rideau de nuages.

Ils n'avaient donc, pour se guider, que la lumière incertaine de leurs lanternes.

Cela leur suscita des difficultés telles, qu'ils prirent par deux fois un sentier qui n'était pas le bon.

Par deux fois, ils durent regagner la grand'route.

Lorsque, pour la troisième fois, ils abandonnèrent celle-ci, le Rossai laissa échapper un cri de joie.

— Voilà l'habitation de l'Arabe, dit-il. Nous voici dans le bon chemin. Ici doit se trouver l'homme que j'ai pris à la gorge. Approchez donc avec vos lanternes !...

La place s'éclaira, le Rossai écarta les broussailles et l'herbe touffue, mais ne découvrit pas le corps de Limiet.

— C'est pourtant ici que je l'ai traîné, dit l'enfant... Ici, et nulle part ailleurs. Je me le rappelle fort bien.

Il était d'ailleurs aisé de voir qu'un corps humain avait été couché sur l'herbe, car celle-ci était foulée et les branches basses des arbustes étaient cassées.

Steadily prit Taupin à part :

— Soyons sur nos gardes, lui dit-il. Je me méfie un peu du garnement. S'il voulait nous attirer dans un piège !

— J'oserais jurer, Monsieur, que...

— Je ne vous demande pas de jurer... Je vous ordonne d'être sur vos gardes.

— Bien, Monsieur, mais rien...

— Taupin, il suffit...

— C'est étrange, dit le Rossai, qui avait exploré les environs à la lumière des lanternes des deux Arabes. Et je suis pourtant sûr que c'était ici...

— L'homme sera revenu à lui, dit Taupin, et ne nous aura pas attendus... Il se sera enfui au plus vite, ou aura cherché un refuge dans cette maison.

— Allons y voir, dit Steadily, qui trouvait quelque fondement à l'observation de son domestique. Il n'y a rien d'impossible à cela.

— N'y aurait-il pas de danger à...

— Etes-vous à mon service, oui ou non ?...

— Parfaitement, Monsieur...



— Devez-vous m'accompagner en voyage, où que je désire me rendre ? Est-ce compris dans les stipulations du contrat ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, je voyage vers cette maison et Taupin est du voyage. S'il y a du danger, nous tâcherons de le neutraliser ou d'y échapper... Il faut que je voie cette homme..

Il se dirigea vers la maison de l'Arabe, précédé du Rossai, suivi de Taupin et des deux Arabes.

Mister Steadily avait mis revolver au poing et Taupin n'avait pas tardé de suivre l'exemple de son maître.

Était-ce un effet du hasard ou fallait-il croire que leurs mouvements avaient été épiés ?

Au moment où Steadily se disposait à frapper à la porte, celle-ci s'ouvrit et, éclairé tant par la lumière qui brûlait à l'intérieur du logis que par les lanternes, un Arabe parut sur le seuil.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il en français.

Steadily s'approcha..

— Je voudrais entrer dans votre demeure..

— L'accès de ma demeure ?... Quelles sont vos intentions ? Désirez-vous l'hospitalité ?

-- Pas précisément, répondit Steadily.

Et, posant subitement le canon de son arme sur la poitrine de l'indigène, il lui dit à mi-voix :

— Ne poussez pas un cri et ne faites pas le moindre geste, ou je vous abats comme un chien...

Il sortit encore un revolver de sa poche et tendit l'arme au Rossai...

— Prenez ma place, dit-il.

L'enfant comprit immédiatement ce qu'on désirait de lui. Il se posta près de la porte, le revolver au poing, prêt à faire feu sur l'Arabe, tandis que Mister Steadily, suivi de ses domestiques, pénétrait dans l'habitation.

L'Anglais ouvrit une porte entrebaillée, qui laissait filtrer un mince filet de lumière.

Il aperçut un homme, vêtu des vêtements blancs des indigènes, qui se penchait sur un autre homme, vêtu en Européen, et qui était étendu sur un divan.

L'Algérien, au bruit que faisaient les arrivants, se retourna, mais au même instant, Taupin se trouvait devant lui et lui appuya le canon d'un revolver sur la tempe...

L'homme ne bougea plus. Ses yeux pourtant décelaient une intense émotion.

Sur le sol, à côté du divan, se trouvaient une montre avec une chaîne en or, ainsi qu'un portefeuille.

L'Européen ne bougeait pas...

— Nous sommes arrivés à temps, dit Steadily... Ce méricaud s'occupait de dépouiller notre frère blanc, me semble-t-il. Sans doute pour s'assurer du salaire promis...

Il regarda longuement et fixement l'Européen, qui semblait privé de sentiment.

— Ce doit être lui, murmura-t-il... C'est bien ainsi qu'on me l'a dépeint... Mais que dois-je faire?... Le tuer? Sa respiration est presque régulière et avant une demi-heure d'ici, il aura repris ses sens... Le tuer?... Tu ne tueras point... Non! Je ne puis faire cela. Et pourtant,... non, je ne le puis pas!

Il prit le portefeuille qui se trouvait à terre et fit une inspection minutieuse de tous les papiers qui s'y trouvaient.

Entretemps, Taupin, sans cesser de menacer l'Algérien de son revolver, lui avait adressé la parole en ces termes:

— Où est le petit que vous avez volé?

Pas de réponse.

— Ne me comprenez-vous point?

Si l'homme avait été sourd il n'aurait pu montrer plus grande impassibilité.

— Il ne me reste qu'à vous abattre comme un chien, reprit Taupin, puisque vous n'êtes pas en mesure de nous donner de renseignements et que nous ne pouvons qu'avoir des ennuis de votre part...

Aussitôt, une vive anxiété se peignit sur le visage de l'Algérien, et il se hâta de dire en un français presque intelligible:

— Pitié, Monsieur, pitié! Je n'ai rien fait du mal...

— C'est curieux, cette cure de surdité opérée si subitement! répondit narquoisement Taupin. Tiens, tiens, et vous parlez le français?... Eh bien, dites-moi donc où est le petit! Répondez-moi vivement, voyons!...

— Je n'en sais rien...

— Ah, vous n'en savez rien! Un instant...

Mister Steadily avait mis en sûreté dans sa poche quelques papiers, ainsi que le portrait de Jeanato, qu'il avait pris dans le portefeuille.

Quant aux billets de banque, il les remit à leur place.

Il rejeta ensuite le portefeuille à terre, à côté de la montre.

Et, s'adressant brusquement à Taupin, et l'interrompant au moment où celui-ci adressait à l'Arabe sa menaçante apostrophe, il lui dit:

— Taupin, c'est bien... Nous pouvons partir..

— Mais...

— M'avez-vous compris?

— Parfaitement, mais je...

— Allons, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Quant à vous, il se peut, répliqua Taupin... Mais le Rossai et moi nous avons encore à accomplir la plus grande partie de notre tâche, et la plus importante... Oui, oui, je poursuis, et si vous me chassez, tant pis! Nous devons rechercher Jeannot, et je ne sortirai d'ici sans savoir où l'enfant se trouve. Mettez-moi à l'amende, fût-ce pour six ans de salaire, je m'en moque. Mais je vous jure que vous ne me reverrez pas avant que j'aie découvert le petit. Vous savez maintenant ce que j'ai en tête!

Mister Steadily, sous ce flux de paroles, n'avait pas bronché.

Il ne quittait pas son domestique du regard.

— Monsieur Taupin, dit-il, daignez me pardonner. J'avais complètement oublié l'enfant. Si vous le désirez, nous nous mettrons immédiatement à sa recherche.

— Oh, Monsieur, vous êtes...

— John M. Steadily, votre maître...

Et il poursuivit, s'adressant à l'Arabe, qui conservait son immobilité, sous la menace du revolver de Taupin :

— Dites-nous donc vivement où l'enfant se trouve, si vous voulez qu'on ne vous envoie une balle dans la tête... Allons exécutez-vous, et plus vite que cela!

— Je l'ignore, répondit l'homme en tremblant de tous ses membres.

Tout à coup, une détonation éclata au dehors.

Elle fut bientôt suivie d'une seconde...

Taupin, suivi des deux domestiques de Mister Steadily, s'élança au dehors...

A la porte, il se heurta violemment au Rossai qui voulait entrer dans l'habitation.

— Que se passe-t-il donc ?

— Mais cet individu à la face de suie s'est baissé tout à coup et a fait un saut de côté, lesté comme un chat. J'ai tiré. Je ne l'ai pas atteint, car il se trouvait déjà derrière le coin de la maison. Je l'ai poursuivi et j'ai tiré encore, mais le vaurien avait déjà disparu. Avez-vous trouvé Jeannot ?

— Non !

— Il doit pourtant se trouver ici !

— Je le suppose, répliqua Taupin. D'ailleurs l'individu que tu as étranglé, se trouve à l'intérieur de la maison.

— Est-il mort ? demanda le Rossai.

— Non, il respire encore, tant bien que mal.

Le Rossai se sentit soulagé d'un grand poids. Il respira plus librement.



— Il faut qu'il nous dise tout, dit-il enfin.

— Je ne crois pas qu'il pourra faire cela de sitôt... Tu dois l'avoir arrangé de la belle façon !

Ils entrèrent dans l'appartement où Mister Steadily était resté seul avec l'Arabe.

Si cela pouvait vous agréer, Monsieur Taupin, dit l'Anglais, nous allons-nous retirer. Je viens de ligotter bras et jambes de cet estimable monsieur, qui revient petit à petit à la vie. J'ai voulu empêcher qu'il ne se mette pas trop vite à notre recherche. Je n'ai pas manqué d'en agir de même avec ce moricaud...

En effet, Limiet était solidement garotté, tandis que l'Arabe était lié sur une chaise-longue. Il leur était impossible de faire le moindre mouvement.

Steadily s'était servi, pour cette besogne, des cordes qui actionnaient les ventilateurs, aménagés dans les larges fenêtres de l'appartement.

— Si le moricaud parvient le premier à retrouver la liberté, reprit Steadily, il s'emparera de l'argent et de la montre et s'empressera de filer. Du moins, il me l'a formellement promis et je suppose qu'il tiendra sa promesse, dans son propre intérêt, d'ailleurs. Si le malfaiteur blanc réussit le premier à se délivrer des liens pourtant solides qui l'enserrent, il saura bien recouvrer son bien et il est possible qu'il administre quelques coups de poing sur la face de son complice à la peau cuivrée. Lui n'a pu me promettre cela, car il n'est pas encore en état d'entendre bien nettement.

— Où donc est le petit ? reprit Taupin, s'adressant à nouveau à l'Arabe ligotté sur le divan.

— Oui, où est Jeannot ? demanda çgèlement le Rossai, en poussant le canon de son revolver sous le nez de l'homme épouvanté.

— Je ne le sais, reprit celui-ci.

— Il m'a juré sur la barbe du Prophète qu'il n'en savait rien, et il a même invoqué le saint nom d'Allah, dit Mister Steadily. Je suppose bien que c'est la vérité, car quel intérêt a-t-il de nous en faire accroire. Il voit bien que l'Européen est en notre pouvoir, tout comme lui. Il prétend que son camarade est au courant de tout, mais celui-ci a réussi à s'échapper !

— Il ment ! dit le Rossai. Jeannot est ici. Il doit être ici. Il faut que nous le trouvions. Faisons une perquisition, je suis bien sûr qu'il est ici !

— Je n'en sais rien ! répéta l'Arabe, qui semblait ne pouvoir articuler que ces mots.

Où fouilla la maison de la cave au grenier, et partout le

Rossai cria, aussi fort que possible : Jeannot ! Frèrôt ! mais ils ne perçurent aucun bruit et ne découvrirent pas de trace de l'enfant. Tous leurs efforts restèrent stériles.

— Etes-vous persuadés maintenant que le petit n'est pas ici ? dit enfin Mister Steadily.

— Monsieur Taupin aura-t-il la bonté de m'accompagner ? reprit-il après une pause.

— Oui, dit Taupin, découragé. Il faut bien, Monsieur, que je m'avoue vaincu.

Mister Steadily souffla la lampe qui éclairait la chambre et tous quittèrent l'habitation.

L'Anglais eut soin de fermer la porte derrière lui.

Lorsqu'ils furent arrivés dans le jardin, le Rossai dit au domestique :

— Je reste ici.

— Que resterais-tu faire ici ?

— Je vais rentrer et me mettre en faction auprès de l'Européen. Dès qu'il reprend ses sens...

— Tu l'étrangles une seconde fois ?...

— Non, j'exige qu'il me dise où se trouve Jeannot... Garotté comme il est, il s'exécutera bien sous la menace de mon revolver...

— Et entretemps, l'autre Arabe revient, peut être avec quelques vauriens de sa trempe et alors il ne nous restera plus qu'à réciter les prières des morts à ton intention, Rossai ! Qu'en penses-tu ?

— L'Arabe ne reviendra point...

— Qu'en sais-tu ? Et, puisque tu en es si sûr, nous reviendrons demain, dans la journée. Ces deux ne réussiront point à se délivrer au bout d'une journée. Nous aurons également soin d'amener ce que nous avons eu le grand tort d'oublier...

— C'est à dire ?

— Fox et Baron. Ils nous auraient rendu de grands services. Ce sont des animaux doués d'un flair merveilleux.

Le Rossai réfléchit pendant quelques instants.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Je crois que tu as raison, Taupin, dit-il. Les chiens nous mettront sans doute sur la trace du frèrôt. Demain nous reviendrons. Très tôt, n'est ce pas ?

— Aussitôt que tu le veux.

Causant de la sorte, ils avaient rejoint la grand'route.

Le retour s'effectua en silence.

Personne ne soufflait mot.

Tout le monde était plongé dans des réflexions peu amènes.

Lorsqu'ils arrivèrent à la villa de leur maître, l'un des serviteurs Arabes, qui avaient gardé l'habitation, vint à leur rencontre

et leur dit :

— L'autre petit est revenu.

Le Rossai poussa un cri de joie.

— Qui est revenu, dis-tu ? s'écria-t-il.

— Le petit qui s'était également perdu.

— Où est-il ?

Au même instant, Jeannot dégringola les escaliers plutôt qu'il n'en descendit et se précipita dans les bras de son grand frère qui s'était élancé à sa rencontre.

— Rossai !

— Cher petit !

Serrés l'un contre l'autre, les deux enfants pleuraient de joie.

— Il faudra bien que j'en arrive à croire, dit Taupin, plus ému qu'il ne voulait le paraître, que ce pays est enchanté. Croirait-on pareilles choses ?

Une sonnerie électrique retentit.

— Dis-moi enfin, cher petit, comment il se fait que l'on te retrouve ici ?

Il embrassa vigoureusement Jeannot sur les deux joues.

— D'où viens-tu donc ?

De nouveau, la sonnerie électrique se fit entendre.

— Mon maître, s'écria Taupin. Je l'oubliais.

Et il s'élança vers la chambre de Mister Steadily.

Celui-ci s'était armé de son redoutable chronomètre.

— J'ai attendu dix minutes. Soit une amende d'un franc et quatre-vingts centimes.

— J'ai voulu...

— Encore quatre secondes. Cela fait exactement un franc et quatre-vingt quatre centimes... Voici ce que je voulais vous dire. Faites les bagages cette nuit même. Nous quittons la villa à la première heure. Vous pouvez disposer.

Mister Steadily s'assit devant sa table et se mit à lire attentivement les pièces qu'il avait trouvées dans les pochettes du portefeuille de Monsieur Limiet.

Il les jeta l'une après l'autre sur le sol, avec un petit mouvement d'impatience.

A mesure qu'il prenait connaissance du contenu des pièces, son visage marquait une désillusion plus vive.

Il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

C'étaient des lettres de recommandation pour des consuls, pour des autorités étrangères, des passeports, des relevés de dépenses dans plusieurs villes...

— Déjà à Marseille il était sur mes traces, se dit Steadily en prenant connaissance de certaines notes. Il est vraiment à craindre,



Je regrette de ne pas l'avoir tué tout simplement...

Il resta un instant plongé dans de profondes réflexions.

Il saisit la photographie où se voyaient le Rossai, sa mère et Jeannot, cette fameuse photographie que Monsieur Limiet avait montrée à la comtesse, lorsqu'il lui avait rendu visite dans son château, et lorsqu'il lui avait assuré de nourrir presque la certitude de lui ramener son enfant au bout de peu de jours...

— Ce sont bien les deux enfants, murmura-t-il. La photographie remonte à plusieurs années. Comment est-il en possession de ce document ? Quelles sont ses intentions ? Quel intérêt cela peut-il présenter pour lui ? Je ne conçois pas quels services cette photographie pourrait lui rendre.

Il posa le cadre sur la table et saisit le seul papier qui se trouvait encore dans le portefeuille.

C'était une feuille pliée en quatre.

Lorsque Steadily la déplia, il s'écria :

— De l'écriture chiffrée ! Cela pourrait m'expliquer beaucoup. Il faut que je déchiffre cela.

Il prit un crayon, et se mit à faire de singuliers calculs ; il écrivait des chiffres, pour les effacer ensuite et concentra son attention à la recherche de ce nouveau problème.

Taupin, en sortant des appartements de son maître, n'avait pu se défendre de murmurer :

— Ce mois-ci, le montant de mes amendes sera tel, que, au lieu de toucher des gages, je devrai y mettre de ma poche.

Il s'adressa ensuite au Rossai :

— Demain, nous filons tous d'ici.

— Tant mieux, répliqua l'enfant. Ce pays ne nous vaut rien. A propos, Jeannot se trouvait pourtant chez les Arabes... Dis donc Jeannot, raconte encore ce qui s'est passé !...

— Ils m'avaient enfermé, dit le petit, dans un petit réduit, situé derrière la maison et m'avaient averti qu'ils me tordraient le cou si j'osais appeler à l'aide. J'étais à moitié mort de peur et je me tins coi.

J'avais l'impression d'être enfermé depuis des heures, quand j'entendis tout à coup une détonation...

A ce moment, il me semble que j'aurais crié, mais cela m'était impossible, aucun son ne sortait de ma bouche.

Tout à coup, la porte de mon cachot s'ouvrit et quelqu'un me saisit, me traîna dehors et me souleva.

Je me sentis transporté sur les épaules d'un homme...

Une seconde détonation retentit...

L'homme était-il blessé ou trouvait-il son fardeau trop lourd ? Croyait-il pouvoir fuir plus facilement seul ?

Il me lâcha et disparut dans les broussailles.

Je tombai à terre, mais je me relevai immédiatement, et je me cachai dans les broussailles qui bordaient la route.

Je ne pourrais dire combien d'heures je suis resté étendu là, mourant de peur et n'osant bouger.

Le silence s'était complètement rétabli. Rien ne bougeait aux environs de la maison.

A quatre pattes je me glissai hors de ma cachette et je fis ainsi un bon bout de route.

J'arrivai de cette façon sur un sentier. Je me relevai et pris mes jambes à mon cou, sans bien savoir de quel côté je me dirigeais.

Le hasard seul me conduisit dans le jardin de la villa.

— C'est un étrange pays, un pays enchanté, dit Taupin. Je ne me sens pas de joie à l'idée de partir d'ici. Il faut maintenant que j'aille secouer ces pains d'épice pour qu'ils m'aident à faire tous les préparatifs de notre voyage de demain.

— Retournons-nous en France?

— Nous ne saurons peut-être demain, quand nous partirons. Si le maître ne parle pas encore, nous saurons le lieu de destination en arrivant. Vous savez tout aussi bien que moi que notre maître n'est pas d'une nature très communicative.

— C'est vrai! Quel drôle de corps, notre maître. Enfin, peu m'importe où nous allons, puisque Jeannot est retrouvé!

— Allez dormir, vous autres, dit Taupin, car demain nous aurons peut-être à accomplir une étape fatigante et vous aurez besoin de repos, après les événements mouvementés d'aujourd'hui.

— Et toi?

— Il faut que je veille aussi longtemps que le maître veille. Sinon mes amendes mangeront encore mes gages du mois prochain. Et Mister ne semble pas avoir grande envie de se coucher. Enfin, je m'arrangerai comme je pourrai. Dormez bien.

Quelques mots d'explication s'imposent.

Comment l'Anglais connaissait-il Limiet, et quel sentiment l'animait lorsqu'il avait voulu tout bonnement envoyer une balle au malheureux détective, lorsqu'il l'avait découvert dans la maison de l'Arabe?

Mister Steadily n'avait jamais vu Limiet, mais le hasard voulait que notre policier ressemblât étrangement à un Anglais qui avait poursuivi Steadily par toute l'Europe, et ce pour des raisons que nous connaissons plus tard.

Steadily s'était efforcé de se débarrasser de cet individu et croyait avoir atteint son but lorsque les circonstances amenèrent Limiet à Alger.

Notre Anglais avait cru avoir affaire à son mystérieux ennemi.

Le hasard n'avait donc pas servi Limiet. Une fois de plus, la chance s'était montrée rebelle.



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS



AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416



Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---